

Chapitre 4

DES VIES
bouleversées

Suite à la prise du pouvoir par Daech

la vie des familles irakiennes de la plaine de Ninive est totalement bouleversée. Depuis quelques années déjà, à chaque fois que la tension se faisait sentir, les familles chrétiennes de Mossoul avaient l'habitude d'aller se réfugier quelques jours chez leurs parents dans les villages de la plaine de Ninive.

En 2014, la pression se généralise et devient extrême. Les maisons des familles chrétiennes sont marquées de la lettre noun « ن » en référence à Jésus de Nazareth, ainsi elles sont repérées et identifiées. Une nouvelle fois les familles chrétiennes fuient Mossoul pour la plaine.

Dans la nuit du 6 au 7 août 2014, dans les villages de la plaine, certains Irakiens qui ont fait le choix de prêter allégeance à l'organisation État islamique vont frapper aux portes des familles chrétiennes et leur demandent de se convertir... Il ne s'agissait pas d'une armée étrangère en uniforme venue envahir le pays.... Mais de voisins, d'amis même parfois. Face au refus de se convertir, les familles chrétiennes n'ont que deux possibilités : être tuées ou partir.

La fuite de Ninive

La fuite est ainsi la seule solution pour des milliers de personnes qui vont quitter Mossoul, Bartella, Qaraqosh...

Ils partent en quelques minutes, sans rien... « nus » comme ils disent.

Ils n'ont pas le temps d'organiser un déménagement. Ils partent en quelques minutes, sans rien... « Nus » comme ils disent : sans leurs papiers, sans leurs bijoux, sans leur argent...

À cet instant, leur seul souci est de se mettre en sécurité. Ils se retrouvent donc jetés sur les routes vers le Kurdistan irakien.

Pour un parcours habituel d'une heure, ils mettent parfois plus de douze heures. Avec des checkpoints de Daech sur les routes, où ils se font encore dépouiller de tout ce qu'ils ont pu emporter. Certains finissent le chemin à pieds à cause des embouteillages.

On est en été, dans cette région au climat semi-désertique, il fait facilement plus de 40°C. Au-delà de la sécurité, il est important de leur fournir de l'eau pour se réhydrater, et de les mettre à l'abri du soleil.

Le Kurdistan irakien, au nord-est de l'Irak, est un gouvernorat au-

tonome qui dispose de sa propre armée, les Peshmergas, la seule à combattre alors les terroristes de l'organisation État islamique.

Le Kurdistan irakien a accueilli plus de 1 500 000 personnes qui se sont réparties dans divers camps de réfugiés avec une grande majorité à Erbil, la capitale et tout particulièrement dans le quartier chrétien appelé Ainkawa. On est à 77 km de Mossoul.

Un peuple en exil

Les familles qui arrivent au Kurdistan sont en exil, hors de chez elles, sur un territoire à la fois géographiquement très proche mais où on parle le kurde et non l'arabe, leur langue maternelle.

Elles sont dans un dépouillement total, elle se retrouvent à la rue. Elles n'ont pas l'habitude de ce genre de situation. Les chrétiens d'Irak sont bien souvent érudits, diplômés, certains occupent des postes à responsabilité. Ils ont des maisons comparables aux nôtres avec tout le confort

moderne (écrans plats, consoles de jeu, placards pleins, voitures...). Et du jour au lendemain, ils se retrouvent à faire leurs besoins dans la rue.

C'est l'Église qui va les accompagner dans cette situation d'urgence.

C'est l'Église qui va les accompagner dans cette situation d'urgence, en leur fournissant un accueil et des repas autant que faire se peut.

En arrivant, elles s'installent dans des gymnases, des centres commerciaux, des immeubles en construction sans aucune commodité... le manque d'eau est une véritable problématique quand la température extérieure dépasse les 40°C. Ce sont des milliers de bouteilles d'eau qu'il faut fournir chaque jour. Les maladies se propagent vite et les plus fragiles ne survivent pas. Pour autant, ces personnes restent dignes, et même si le désespoir les guette, elles ne le montrent pas.

La création des camps

Dans les semaines qui suivent leur arrivée, des camps de tentes sont construits, grâce à l'aide internationale.

Ces camps ne sont pas terrifiants à l'image de camps de prisonniers ou de travaux forcés. Ce sont des lieux d'accueil pleins de familles avec leurs peurs, leurs traumatismes d'exilés mais aussi leurs rires et leurs joies...

Ces camps n'ont pu exister que parce que nombreuses associations, soutenues par des millions de donateurs, les financent.

La campagne Espoir Irak, quant à elle, a permis de collecter des dons auprès de la grande communauté éducative de l'Enseignement catholique de France riches de 7 300 établissements, 6 500 associations de parents d'élèves,

135 000 enseignants, 2 100 000 élèves... La campagne Espoir Irak a collaboré avec des associations référentes telles que l'Aide à l'Église en Détresse et l'Œuvre d'Orient présentes sur le territoire irakien et toujours forces de propositions en faveur de la scolarisation des enfants et des jeunes.



La vie quotidienne au camp d'Ashti à Ainkawa en 2015

L'esprit dans les camps de réfugiés

La situation d'extrême détresse dans laquelle se trouvent ces familles est liée au fait qu'elles sont chrétiennes. Malgré cela, quand elles se retrouvent ensemble, dans les camps, elles ne renient en aucun cas leur foi. Au contraire, elles expriment tout de suite le besoin de se réunir pour prier ensemble afin de surmonter l'épreuve de l'exil.

Alors qu'elles n'ont plus de maisons, leur souci premier n'est pas de se loger. Elles souhaitent avant tout permettre à leurs enfants de continuer leur scolarité. Les écoles ont donc très vite été au cœur de leurs préoccupations. Ainsi, dans les camps, il y a deux lieux forts de sens : l'église et l'école.

Dans les camps, il y a deux lieux forts de sens : l'église et l'école.

Dans l'année qui suit l'arrivée dans les camps, les tentes (habitations, écoles, églises...) vont être remplacées par des structures en dur bien que précaires, des préfabriqués qu'il appellent «caravanes». Ainsi, les familles, de cinq à dix personnes, ont pu retrouver une relative intimité

dans ces espaces de 20 m². Lorsqu'il n'y a pas de cloison, des tapis étendus sur des cordes font office de séparations. Dans le camp d'Ashti, ce sont 1200 «caravanes» alignées sur un terrain vague qui accueillent quelques 5000 personnes.

On dort, on vit, on prend ses repas tous ensemble dans la même pièce. Le quotidien est compliqué à gérer : au-delà de la promiscuité et du manque de commodités, chacun vit avec ses traumatismes et ses frustrations.

Malgré les nombreuses tensions familiales ou de voisinage, ils ont toujours réussi à se contenir et même transmettre une image de vie ensemble réussie.

Les réfugiés font preuve de responsabilité individuelle au service de la collectivité. Les femmes se réunissent pour cuisiner ensemble, les plus grands s'occupent des plus petits, les hommes œuvrent ensemble pour aménager le camp... Les personnes sont responsables, courageuses, lumineuses. Chacun semble faire de son mieux pour rendre le quotidien plus supportable pour tous. Ils se comportent avec beaucoup de dignité.

Progressivement, la vie s'organise, des commerces s'installent, boulangerie, marchands de légumes, salon de coiffure...

Dans le camp d'Ashti, la boulangerie est un vrai lieu de vie et d'espoir. Le boulanger va jusqu'à former des jeunes afin de leur assurer un avenir après l'exil. La présence d'un coiffeur peut surprendre dans un contexte où la préoccupation principale est la survie. Quand on prend le temps de comprendre son importance dans le camp, on découvre qu'il apporte un soutien moral à l'ensemble de la communauté : aller chez le coiffeur, c'est prendre soin de soi, essentiel pour garder le moral, mais aussi pour montrer l'exemple afin de faire vivre l'espoir autour de soi.



Boulangier au camp d'Ashti en 2015

